

Le principe de Frédelle

Du même auteur

Quelques minutes de bonheur absolu

Éditions de l'Olivier, 1993

Le Seuil, « Points », n° 189

Un secret sans importance

Éditions de l'Olivier, 1996

Le Seuil , « Points », n° 350

Cinq Photos de ma femme

Éditions de l'Olivier, 1998

Le Seuil , « Points », n° 704

Les Bonnes Intentions

Éditions de l'Olivier, 2001

Le Seuil , « Points », n° 917

AGNÈS DESARTHE

Le principe de Frédelle

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2.87929.938.9

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2003.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« J'entends des voix », avait-elle un jour déclaré, assise à la table du petit déjeuner.

« Moi aussi », avait répondu sa mère en versant du café dans son bol.

« Mais moi, c'est vrai », avait insisté Frédelle.

Sa mère prit un sucre, l'étudia un instant, le reposa dans le sucrier, puis leva les yeux vers sa fille.

Elle la fixa longuement et, sans ouvrir la bouche, se mit à lui parler.

Frédelle n'entendit rien, mais elle sentit quelque chose pénétrer en elle, quelque chose qui n'était pas la voix de sa mère mais en avait la fermeté; une onde connue, allant d'un front à l'autre, invisible et dangereuse.

Personne ne devait le savoir, il faudrait l'oublier, faire comme si ça n'avait pas eu lieu.

LE PRINCIPE DE FRÉDELLE

Frédelle avait beaucoup couru ce jour-là, cherchant à vaincre cette chose qui n'avait pas de nom.

Je n'aurais pas dû lui dire, pensait-elle. Maintenant elle a agrandi le tunnel.

Avec ses yeux, elle a foré.

Courant vers l'école, courant dans les couloirs, courant vers le parc, courant autour de la fontaine, d'un arbre à l'autre, sautant sur les bancs, dévalant les escaliers, elle se sentait aimée.

Avec son amour, elle a excavé.

Et elle pleurerait parce qu'elle ne serait plus jamais tranquille.

Vingt ans plus tard

1.

On était mardi, et le mardi était un bon jour. Frédelle avait toujours aimé le mardi, et le jeudi aussi, et puis le samedi. Ces trois-là étaient légers, clairs ; les quatre autres plus denses, plus sombres. Frédelle aurait dû se réjouir. Mais, depuis quelques semaines, le mardi était aussi le jour d'Irwin. Elle avait demandé à le voir régulièrement. La directrice de l'école T. avait consenti. On ne refusait rien à Frédelle. Appartenant, par une alliance secrète, à la famille des poussins et des lape-reaux, elle éveillait l'instinct maternel. Elle se savait pourtant butée et connaissait fréquemment des montées de rage destructrice, des envies de tuer. Mais peut-être était-elle influencée dans ce domaine par l'idée qu'elle se faisait de l'hérédité : une force aussi indiscutable que la gravitation, qui poussait les enfants sur une pente

glissante, creusée par les péchés innombrables de leurs parents.

Les enfants, presque sans exception, sont fous. C'était le principe de Frédelle. De zéro à, mettons, dix ans, les enfants ont des attitudes de déments : ils se versent des assiettes de légumes sur la tête, se donnent des coups de pied en plein visage, marchent les uns sur les autres, introduisent dans leur bouche des objets contondants, répugnants, les deux. Les enfants se jettent à l'eau sans savoir nager, ne reconnaissent pas leurs propres vêtements et envisagent de se marier avec leurs parents.

Frédelle se faisait rarement du souci pour l'un d'eux. Elle ne prenait pas en compte les symptômes que lui décrivaient les directrices, les institutrices, les assistantes sociales. L'exception, voilà ce qui la chagrina ; cet enfant parfait, sérieux, raisonnable, cette petite personne qui n'avait pas l'air dérangé et qui, pour cette raison, l'inquiétait follement.

Elle n'en avait pas rencontré beaucoup dans sa courte carrière, mais elle en avait justement un sur les bras cet automne, Irwin, aux yeux tristes et au sourire facile.

On avait conseillé à ses parents de prendre rendez-vous avec la psychologue scolaire, afin qu'elle lui fasse passer une série de tests, en particulier des tests d'intelligence car – comme se plaisait à répéter sa mère – en

CE1 il connaissait déjà ses tables, effectuait des divisions à trois chiffres et possédait une orthographe parfaite.

Frédelle aimait laisser entendre aux parents qui venaient la consulter que leur enfant était surdoué. « Je ne suis pas en mesure de l'affirmer, disait-elle, mais il est extrêmement mûr pour son âge. Son bilan de connaissances lui accorde un, voire deux ans de plus. » L'expression de la mère ou du père à cet instant. Un délice.

« Surdoué », Frédelle le disait avec les pincettes nécessaires. Et alors, le mélange de surprise, d'inquiétude factice, de soulagement qui se peignait dans une grimace évolutive sur le visage de ses interlocuteurs lui payait, mieux que son salaire, les heures passées dans la salle polyvalente ou dans un coin du préau à cocher des cases, remplir des dossiers, classer des dessins désopilants, monstrueux, obscènes ou indigents.

« Et vous pensez que nous devrions le changer d'établissement ? » « Non. Ça ne sera pas nécessaire. Ça risquerait de le perturber. Il a besoin de ses repères. » Frédelle savait qu'en orientant ainsi son diagnostic elle offrait quelques mois, et parfois quelques années, de tranquillité à une personne sans défenses. Elle éprouvait alors la satisfaction du jardinier qui a replanté, dans un endroit abrité, l'arbrisseau autrefois assailli par les attaques conjuguées du soleil, de la pluie et du vent.

Avec Irwin, l'option habituelle volait en éclats. Il était différent. Un mensonge ne suffirait pas à le sauver.

Mardi dix heures quinze, Irwin passe la porte de son bureau. Il retire son manteau qu'il dépose soigneusement sur le dossier de sa chaise et s'assied, genoux serrés, bras croisés.

Bonjour, Irwin.

Bonjour, madame.

Est-ce que tu sais pourquoi tu es ici ? Pourquoi je veux te voir ?

Parce que j'ai un problème d'intelligence.

C'est-à-dire ?

Je suis plus intelligent que les autres enfants. Il faudra peut-être me faire sauter une classe.

Tu aimerais sauter une classe ?

C'est comme vous voudrez.

Tu crois que tu serais plus heureux, si tu sautais une classe ?

Ce n'est pas la question.

C'est quoi, la question ?

Ce n'est pas être plus heureux. On ne peut pas faire exprès d'être heureux ou malheureux. Personne ne sait à l'avance.

C'est quoi, ton rêve le plus cher ?

Que les gens ne meurent jamais.

La vie serait très compliquée, si les gens ne mouraient jamais.

Je sais. Mais c'est seulement un rêve. Je ne dis pas que ça va arriver.

Ses yeux jaunes aux cils de paille, fendus comme il faut dans son joli visage pointu, la fixaient sagement. Il ne semblait rien attendre d'elle, ne rien attendre du tout, en fait.

Il avait répondu à la question du rêve le plus cher sans prendre le temps de réfléchir. La plupart des enfants s'accordaient un délai, du moins lorsqu'ils offraient une réponse sérieuse. Ceux qui se contentaient d'une voiture télécommandée la sortaient à grande vitesse de leur parking mental. Irwin n'avait pas eu besoin de réfléchir parce que c'était une question qu'il avait longuement mûrie. Sa tête légère posée sur l'oreiller qu'elle déformait à peine, il gardait les paupières ouvertes et observait les motifs du balcon en fer forgé qui se projetaient, grandis et disloqués, contre la surface lisse du plafond de sa chambre. Il pensait au monde, à la population totale de la planète, dont il connaissait les chiffres approximatifs, se représentait les continents, leur dérive lente, se concentrait jusqu'à entendre le concert assourdissant de tous ces cœurs battants, le silence soudain qui en écrasait des

millions à la même seconde. Il peinait à trouver un sens à tout cela et se disait que oui, décidément, ça serait bien pratique si personne ne mourait. Il s'endormait alors, bercé par le tremblement imperceptible de la croûte terrestre.

Tu sais ce que nous allons faire ?

Non.

Nous allons inventer une histoire.

Quel genre d'histoire ?

Celle qu'on veut, celle que tu veux. On va créer un personnage et on dira ses aventures. Ça te plaît ?

Hum.

Choisissons-lui un nom, pour commencer. Comment s'appelle notre personnage ?

Il s'appelle Jean-Marc.

Parfait. Jean-Marc. La semaine prochaine on racontera ce qui lui arrive.

Au revoir, madame.

Au revoir, Irwin.

Frédelle étendit les jambes, s'étira longuement puis retomba inerte. Elle n'avait jamais eu d'imagination. À supposer qu'Irwin n'en eût pas davantage, ils allaient connaître de sérieuses difficultés. Elle n'aurait qu'à lire quelques contes, elle y dénicherait sans doute de quoi trafiquer une trame correcte.

Jean-Marc était un petit garçon abandonné sur une île déserte. Ses parents étaient morts dans un accident d'avion. Il devait trouver des fruits et se fabriquer une cabane. À un moment, il y aurait une fée. À un autre moment, il y aurait un monstre. Elle pourrait aussi y coller un dragon gentil ou un canard méchant, quelque chose d'un peu original, comme ça. Elle se rassura en se persuadant que c'était Irwin qui devait inventer l'histoire ; elle n'en serait que le scribe. Et puis avec un personnage principal au prénom si engageant, il n'y avait pas de quoi s'en faire.

Frédelle regarda par la fenêtre. Le bureau de la directrice, que celle-ci lui cédait pour certains entretiens, donnait sur la cour. Le maître de service venait de siffler la fin de la récréation. Frédelle admira le ballet abracadabrant des enfants de toutes tailles se relevant, se démêlant, se regroupant. Au terme d'une série de luttes à mort, à l'issue de courses à obstacles vivants, de tirages de cheveux acharnés, ils s'en retournaient vers leur classe, en rang par deux, intacts, se tenant (pour les plus petits) par la main. Seules les franges collées au front et les joues écarlates témoignaient des quinze minutes de chaos absolu dans lesquelles ils avaient été brassés. C'est un miracle de s'en sortir vivant, pensa Frédelle. Se sortir vivant de l'enfance, vraiment, c'est

tellement incroyable qu'on mériterait de ne plus jamais mourir après ça.

Elle descendit et traversa la cour déserte. Une écharpe abandonnée, un gant solitaire, un manteau en boule, des feuilles d'arbre mortes. L'air était encore doux. Frédelle sourit, les yeux fermés, inspirant le subtil parfum d'automne, et celui, plus subtil encore, du passé. Elle avait aimé l'école, surtout la primaire, à cause du découpage si rassurant des journées. On savait à quoi s'attendre, on apprenait le passage du temps sous forme de roulements : enfant de service, tête de rang, tour d'éponge. À l'école on n'arrêtait pas de recommencer. Un vertige semblable à celui de galipettes enchaînées sans relever la tête, sur les tapis en mousse dépliés d'un bout à l'autre du préau. Sortis de là, on perdait la rondeur, le temps devenait une flèche et les soucis commençaient.

2.

Frédelle regarda sa montre, elle pouvait aller à pied jusqu'à la banque. Elle laissa passer le bus, fourra les mains dans les poches de son manteau et se prépara à tenir tête dignement à M. Espinoza, son chargé de compte à l'accent chilien qui avait tant de choses à lui dire.

« Madame D.! » s'exclama-t-il en la voyant entrer dans l'agence. Des clients se retournèrent.

« Venez, par ici, dans mon bureau. »

M. Espinoza fit pénétrer Frédelle dans le box qu'il occupait, séparé des autres par des parois de contreplaqué peintes en bleu dur.

« Asseyez-vous, je vous en prie. »

Frédelle avait choisi ce chargé de compte parmi tous ceux qui s'étaient prosternés devant l'ampleur de son

magot, à cause de son zéaiement inimitable. Ses « s » en particulier avaient le don de l'émouvoir. S'il en enchaînait trois ou quatre, elle sentait son ventre chauffer en cône jusqu'à ses cuisses. Dans cet entonnoir secret, un ruissellement d'or fondait en tourbillon. M. Espinoza possédait également une bouche en offrande, aux lèvres légèrement gonflées par des dents en avant. Lorsqu'il parlait, sa langue – était-ce à cause de son idiome d'origine ? – s'immisçait discrètement.

Merci Victor Hugo, pensait Frédelle. Car c'est ainsi que se prénomme M. Espinoza. Elle l'avait lu sur la carte de visite qu'il lui avait tendue à l'issue de leur premier entretien. Hormis ce détail époustouflant, le banquier n'avait rien de remarquable. Il n'était pas complètement beau. Trop athlétique à son goût. Elle se contentait donc de lui arracher quelques secondes de volupté syllabique par-ci, par-là.

De son côté, le banquier n'était pas insensible au charme de sa cliente, et profitait de chaque occasion pour le lui faire savoir.

« Les autres hommes, ils vous aimeront pour votre argent. Pas seulement pour votre... vous voyez ? Mais la différence, c'est qu'ils ne le diront pas. Ils feront semblant de croire que ça ne change rien. Moi je sais. Je connais chacun de vos millions comme si je les avais gagnés à la

sueur de mon front. Et vous me plaisez aussi pour ça. Je vous le dis. Je suis honnête. Pour parler vulgairement, vos millions, ils me font bander. »

S'il y avait eu davantage de « s » dans cette dernière phrase, Frédelle aurait été disposée à partager une brève étreinte entre deux virements. C'était beau cet accent. Les accents la faisaient flancher. C'était si facile. Mais non. Non, Victor Hugo, quelque chose en vous ne me plaît pas. Vos cheveux peut-être, ou vos oreilles. Quelque chose d'invisible plus sûrement, invisible et qui me saute aux yeux.

« C'est une demande en mariage ? » fit-elle pour couper les ailes à ses élans de sincérité.

« Oui. »

« Je crois que je ne suis pas encore prête... », hasarda-t-elle.

« Bien sûr, bien sûr. Rien ne presse. »

Quel dommage, une quatrième sifflante et elle sautait par-dessus le bureau. Mais M. Espinoza avait baissé les paupières et enfilé son masque d'affligé. Il se souvenait soudain qu'il avait affaire à une jeune veuve, une femme éprouvée par le destin, un être brisé par le sort, une enfant blessée par la vie. Il n'avait pas de cliché assez puissant pour exprimer la sympathie qu'il éprouvait. C'était comme un oisillon tué à son premier envol,

comme un coquelicot piétiné par une vache, comme un timide rayon de soleil fracassé par l'orage, comme... en fait comme une femme très jeune qui perd son mari brutalement au bout de quatre mois de vie commune.

Le jour où Frédelle avait franchi le seuil de cette agence (elle l'avait sélectionnée parmi les trois de sa commune, parce que avec sa maison et l'école T. elle dessinait un triangle équilatéral), elle avait l'air complètement perdu. Les papiers du notaire dans son sac – des papiers, rien que ça, mais qui pesaient comme une enclume –, elle avait poussé la porte. C'était la première fois qu'elle entrait dans une banque ; parce qu'elle avait été l'épouse d'un homme très riche qui lui tendait des billets comme des tickets de manège, et qu'avant ça elle avait été trop pauvre et aussi trop jeune pour avoir un compte.

« C'est pour quoi ? » lui avait demandé une guichetière sans lever les yeux.

Frédelle avait tiré l'enveloppe en kraft de son sac pour la confier à l'employée. Il fallait s'en débarrasser, laisser les professionnels de l'argent se débrouiller avec cet impossible fardeau. Ensuite, elle pourrait s'enfuir, léguant l'héritage qui lui brûlait les doigts et lui fendait le dos. Trop tard. L'enveloppe était ouverte, les papiers

éparpillés, le directeur appelé à l'interphone, la rumeur d'une nouvelle cliente très motivante répandue comme une poignée de pollen d'un bout à l'autre des soixante-dix mètres carrés de l'agence. Des sourires engageants, des poignées de main chaleureuses, des condoléances.

« C'est donc pour ouvrir un compte chez nous ? » Le zézaiement avait sorti Frédelle de sa stupeur.

« Laissez-moi faire, Espinoza ! » avait coupé le directeur.

« Non, c'est lui que je veux, avait répliqué Frédelle sans l'avoir prémédité. Je veux ouvrir un compte avec M. Espinoza. »

Le jeune banquier, plus surpris encore que ses collègues par cette élection inattendue, la conduisit jusqu'à son bureau.

Assise, les bras croisés, Frédelle ne disait rien. Elle n'avait pas la moindre idée du genre de phrase qu'elle était censée prononcer.

« C'est pour ouvrir un compte, n'est-ce pas ? » demanda de nouveau le banquier, tout en parcourant son dossier.

Tout était mélangé, le permis d'inhumer, le testament, les relevés de banque, les portefeuilles d'actions, les actes de propriété, le contrat d'assurance-vie.

« Votre époux est décédé il y a un mois, c'est bien ça ? »

Sans attendre de réponse, il ajouta :

« Je suis désolé. L'ensemble du personnel de l'agence

et même de toute la banque, j'en suis sûr, vous présente ses sincères condoléances. Maladie, accident ? »

« Accident », glissa Frédelle, sans desserrer les mâchoires.

« C'est terrible », dit-il. Il leva les yeux vers Frédelle. Elle pleurait énormément. Des larmes aussi larges que ses yeux ruisselaient de tous côtés. Son nez aussi coulait. M. Espinoza lui tendit un mouchoir. Un mouchoir ne suffisait pas. Un garrot aurait été plus approprié. Frédelle pensa qu'elle allait pleurer ainsi jusqu'à se dessécher entièrement. Elle n'imaginait pas que cela pût s'arrêter. Il fallait qu'elle se vide, il n'y avait pas d'autre possibilité. À quelque temps de là, les pompiers viendraient recueillir les restes de son corps. Un petit paquet rabougri.

« Il vaudrait peut-être mieux que vous repassiez, il n'y a pas d'urgence. » M. Espinoza se mordit la lèvre. Ça n'était pas malin. Un proverbe chilien disait : « Quand tu es mort, plus rien ne presse. »

Frédelle secoua la tête. Il n'aurait pas le cœur de la chasser. Il fallait qu'elle reste assise sur cette chaise. Surtout ne pas bouger. Afin de s'arrêter de pleurer, elle tenta d'expérimenter sur elle-même un exercice de méditation dont elle avait appris le fonctionnement au cours d'un séminaire à la faculté de psychologie. Il s'agissait de faire barrage à l'affect en se concentrant sur l'investigation logique. « Que se passe-t-il ? Pourquoi ces

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
dépôt légal : mars 2003. N° 293 (00000)
Imprimé en France